

La success story des universités populaires

De Bondy à Narbonne, en passant par Lyon ou Lille, les universités populaires affichent une extraordinaire vitalité.

■ SYLVAIN MARCELLI ■

Un soir d'hiver à Lille. Dehors, la température frôle le zéro. Ils sont une centaine à avoir bravé le froid pour assister à une causerie sur le théâtre, proposée par l'université populaire. Des fidèles, pour la plupart. «Je viens presque à toutes les conférences, pour ne pas laisser rouiller mon intellect, témoigne Jean-François Cousin, ancien cadre dans l'agroalimentaire. Je ne prends pas de notes mais ensuite j'achète des bouquins quand je veux en savoir plus.» Quelques rangées derrière lui, Claude Tremeau, prof à la retraite, fréquente l'université populaire depuis ses études de droit. «J'y suis revenue parce que la programmation est très intelligente et bien fichue», sourit-elle. Yannic Mancel, conseiller artistique au théâtre du Nord, va passionner la salle pendant plus d'une heure, émaillant sa démonstration d'anecdotes personnelles, loin du cours académique.

Un concept qui n'appartient à personne

Depuis sa fondation en... 1900, l'université populaire de Lille (1 100 adhérents) incarne la belle utopie du «partage des savoirs». Une utopie plus vivante que jamais : les universités populaires, actives dans toute la France, font preuve d'une extraordinaire vitalité. En 2002, le succès de l'université populaire de Caen, fondée par le philosophe Michel Onfray, les met en pleine lumière mais le mouvement connaît

un renouveau depuis les années 1980. «Comme les gens n'ont plus confiance dans les partis, les syndicats et les médias, ils cherchent à s'informer et à se former ailleurs», explique Pierre Foucher, fondateur de l'université populaire du pays des Orlonnes.

Le bénévolat est le carburant de ces lieux de formation pour adultes. Les cours sont gratuits – ou accessibles moyennant une cotisation symbolique (15 euros par an en moyenne). Certaines associations préfèrent s'appeler «université du temps libre», «forum des savoirs» ou «université tous âges» – pour casser l'image d'un public composé exclusivement de retraités. «Le concept n'appartient à personne», rappelle Françoise Bressat-Blum, qui a fondé l'université populaire de Lyon avec le sociologue Philippe Corcuff. En 2010, Ségolène Royal avait provoqué un scandale en déposant la marque «université populaire» pour son association Désirs d'avenir... L'ancienne candidate à la présidentielle avait vite fait marche arrière, face au tollé.

«Chaque année, une quinzaine d'associations se crée de manière spontanée, se réjouit Michel Garde, président de l'AUPF (association des universités populaires de France). Nous avons 80 adhérents mais nous sommes en lien avec près de 300 structures.» Pas facile de fédérer des structures jalouses de leur autonomie... D'autres réseaux existent, au niveau national ou local,

comme la fédération Savoie-Mont-Blanc. «Les universités populaires ne s'autorisent que d'elles-mêmes», souligne Michel Tozzi, cofondateur de l'université populaire de Narbonne. Chacune s'adapte à son territoire : le public n'est pas le même dans une petite bourgade, à la campagne ou dans une ville universitaire. Et il est plus facile de mobiliser des conférenciers (souvent simplement défrayés) à Lille que dans le Sud de l'Ardèche...

Partout, les programmes sont élaborés avec le plus grand soin : ils font intervenir des experts de haut niveau et des enseignants-chercheurs reconnus. «Nous ne proposons pas une sous-culture mais une culture exigeante», clame Annie Guitton, responsable de l'université populaire de Bondy (un millier d'auditeurs). Elle oppose ainsi un démenti cinglant à... Émile Durkheim : le sociologue, contemporain des premières universités populaires, ne supportait pas ces lieux où l'on parle «un jour de la Chine et, le lendemain, de l'histoire de la musique». Il juge, dans un texte publié en 1900, que «ce n'est pas un moyen d'éclairer les esprits que de faire aussi rapidement défiler devant eux toutes les questions et tous les systèmes».

Conscientes de ce risque, les universités populaires du 21^e siècle se battent contre le zapping culturel. «Nous ne sommes jamais dans une approche consumériste», estime M. Garde, qui



Philippe Sevelier/Sigraurus

Université populaire de Lyon au lycée Diderot

est aussi à la tête de l'université populaire de Montélimar (700 adhérents). À Bondy, les cours sont structurés en neuf cursus – «Histoires de France», «Promenades mathématiques» ou «La vie de nos jardins»... «*La seule chose que nous demandons, c'est de l'assiduité*», explique A. Guillon. *Et cet engagement est tenu par nos auditeurs.»*

Pédagogies actives

Pour éviter le « défilement » des connaissances dénoncé par Durkheim, plusieurs universités populaires réfléchissent à d'autres manières de faire (ou de ne pas faire...) cours. Ainsi à Lyon, les conférences ne durent pas plus d'une heure pour laisser le temps à la salle de mener un débat «*où chacun pourra apporter ses connaissances, ses convictions*». «*Nous expérimentons aussi des conférences à plusieurs voix, des ateliers à petits effectifs, des discussions d'actualité après la projection* ▶

Diplomé ou pas ?

En France, où le diplôme est un monopole de l'État, les universités populaires ne proposent pas de reconnaissance des acquis.

«*Les gens qui fréquentent nos associations ne sont pas dans une démarche qualifiante mais dans une démarche de curiosité individuelle*», estime Michel Garde, président de l'AUPF. Outre-Quévrain, l'université populaire de Bruxelles a fait un choix différent : elle donne accès à des validations de compétences et des certifications reconnues à des travailleurs peu qualifiés. «*Cette initiative intéressante crée du débat chez nous*, admet Françoise Bressat-Blum, à Lyon. *Surtout quand nos amis belges nous font remarquer que seuls les gens diplômés disent que les diplômes ne servent à rien !*» Dans l'Hexagone, une équipe de Paris-VIII (héritière de la fac expérimentale de Vincennes de 1969) a porté pendant quatre ans une université populaire débouchant sur une licence 2 en sciences de l'éducation. 17 «*apprentis chercheurs*», dont certains n'avaient pas le bac, ont décroché ce diplôme (sur 33 participants). Mais l'expérience, sans doute trop hétérodoxe, a été «*suspendue*» l'an dernier... ● S.M.

► *d'un film*», énumère F. Bressat-Blum.

À Narbonne, M. Tozzi anime un atelier philo qui attire chaque mois une trentaine de participants. «*Je pars de ce que les gens se disent, je reformule, je fais le lien avec la pensée de philosophes, explique-t-il. Après cette discussion d'une heure, souvent très riche, je propose un moment d'écriture car il est important de se poser seul face à la page blanche.*» Cette formule, différente du café philo, permet de travailler en

profondeur une notion (le temps, le rapport à l'autre...) pendant plusieurs séances.

Un siècle après leur création, les universités populaires s'affranchissent des modèles classiques d'enseignement : délaissant le cours magistral, elles mettent en débat les savoirs. La culture n'est plus révélée, mais partagée. «*Ces associations sont reconnues comme des acteurs essentiels de la formation au niveau européen, souligne Guil-*

lermo Lozano, qui prépare une thèse sur le sujet à l'université Paris-VIII. *En admettant que des adultes peuvent apporter leur expérience de la vie, même sans être des experts, elles inventent un autre rapport à la connaissance.*» ●

(1) **Émile Durkheim**, «Rôle des universités dans l'éducation sociale du pays», 1900, rééd. Revue française de sociologie, vol. XVII, 1976. Disponible sur www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1976_num_17_2_5650

ENTRETIEN AVEC... Geneviève Tardieu

ATD Quart Monde : une université populaire pour libérer la parole

Quelle est la spécificité de l'université populaire d'ATD Quart Monde ?

C'est un lieu de production du savoir, et non de transmission, contrairement aux universités populaires classiques. Des personnes issues de la grande pauvreté, qui ont très peu profité de l'éducation, dialoguent autour de thèmes essentiels comme la santé, l'école, l'amitié, la solitude ou l'amour. Elles construisent ensemble une compréhension du monde, en s'émancipant d'idées préconçues. Elles osent prendre la parole, alors que le reste du temps elles sont considérées comme des déchets de la société.

Comment s'organisent ces discussions ?

Dans un premier temps, les membres de l'université populaire reçoivent une invitation personnelle, avec le sujet du mois (par exemple, «qu'est-ce que l'école pour vous?») et un petit questionnaire pour commencer à réfléchir. Ils se retrouvent en petits

groupes, dans un lieu informel – un accueil de jour, un resto Quick, une station de métro... Un animateur les aide à engager la discussion.

À la fin du mois, une rencontre régionale réunit pendant deux heures l'ensemble des participants, avec des alliés du mouvement qui ont une autre condition sociale. Un invité vient enrichir la discussion : ce peut être un maire, un sociologue ou encore un travailleur social, tout dépend du sujet. Cet invité n'est pas là pour exposer ses théories : il doit se mettre à l'écoute et ensuite seulement entrer en dialogue. Il y a une inversion du rapport au savoir. Ces échanges nous donnent une connaissance exceptionnelle des lieux de grande pauvreté. Leur retranscription sert d'ailleurs de terreau à notre action.

Le terme d'université n'est-il pas intimidant pour les personnes démunies ?

Notre université populaire est un lieu festif, joyeux, convivial ! Et cela se sait, grâce au bouche-à-oreille. Les nouveaux venus comprennent qu'ils seront respectés dans leur parole, sans jamais être pris de haut. Certains mettent un an avant de franchir le

pas, d'autres viennent pendant un an avant d'oser ouvrir la bouche. Mais l'UP fait tout pour aplanir les obstacles. Un exemple : les textes sont lus à voix haute pour ne pas exclure les personnes illettrées ou celles qui n'ont pas de lunettes.

En quoi le partage d'expérience débouche-t-il sur la production d'un savoir ?

Le chercheur américain Jack Mezirow a montré que les adultes se forment en réfléchissant à leur expérience de vie. Une animatrice d'un groupe de La Courneuve a, par exemple, vu des femmes commencer à réfléchir personnellement au thème de la violence, en parlant de leur expérience et non plus des idées véhiculées dans les médias. En dialoguant, les gens prennent conscience de leur situation. Cela les aide à évoluer. Ils apprennent aussi à s'adresser à des personnes d'un autre milieu social, qui ont le pouvoir de changer les choses. L'université populaire d'ATD Quart Monde est un «*lieu de démocratie cognitive*», pour reprendre l'expression d'Edgar Morin : la compréhension commune des situations peut aider à renforcer la démocratie. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.

GENEVIÈVE TARDIEU

Auteure de *L'Université populaire Quart Monde. La construction du savoir émancipatoire*, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2012.

Les universités populaires en Europe

▪ **Les universités populaires (UP)** sont loin d'être une spécificité française. L'éducation pour adultes est parfois bien plus dynamique ailleurs, en particulier en Europe du Nord. Au Danemark, le pasteur Nikolai Grundtvig crée en 1844 la première école pour adultes, une *folkehøjskoler* (haute école du peuple), pour former les citoyens. Il inaugure par là un grand mouvement d'éducation populaire. En 1868, la Suède voit apparaître à son tour ses premières UP. On peut parler d'un véritable modèle scandinave tant, aujourd'hui, les taux de participation sont importants, que ce soit en Finlande, en Suède ou au Danemark.

▪ **L'Allemagne n'est pas en reste.** En 1919, apparaissent

les premières *Volkshochschulen* (université populaire) qui se développeront pendant la République de Weimar avant de prendre fin avec le régime hitlérien. Mais le mouvement renaît au lendemain de la Seconde Guerre mondiale avec une forte volonté de reconstruction citoyenne et civique après le choc dû au nazisme. Leur très grande fréquentation a de quoi laisser rêveur. L'association des *Volkshochschulen* allemandes (Deutscher Volkshochschulverband), ne recense pas moins de 6,4 millions de participants au sein des 1 002 *Volkshochschulen* existantes...

▪ **En Suisse,** les UP apparaissent en 1919 à Bâle, Berne et Zurich. Elles regroupent aujourd'hui quelque 200 000 auditeurs, ce qui

est considérable pour un pays dont la population dépasse à peine 7 millions d'habitants. En Autriche, les chiffres sont similaires.

▪ **Les UP se développent également en Europe du Sud.** En Italie, l'*università popolare* est en plein essor : celle de Rome, par exemple, comptait en 2005 près de 24 000 inscrits. Quant à la Fédération des *universidades populares* d'Espagne, elle regroupe environ 2 millions d'auditeurs. Les UP ne finissent pas d'essaimer et se développent maintenant beaucoup en Europe orientale, par exemple, en Roumanie ou en Estonie... ●

CATHERINE HALPERN

À consulter

Le site de l'European Association for Education of Adults. www.eaea.org/